

M. NARCISO GARAY

LA REPUBLIQUE DE PANAMA

872,87

429

CHAMBRE DE COMMERCE BELGO-LATINO-AMERICAINE
BRUXELLES — 33, Rue Ducale, 33 — BRUXELLES

La République de Panama



CONFÉRENCE

faite le 11 décembre 1924, en la salle de L'UNION COLONIALE

PAR

M. Narciso GARAY

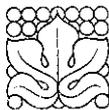
Ancien Secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de Panama
Premier Délégué à la Société des Nations
Ambassadeur extraordinaire en mission spéciale
auprès du Gouvernement de la République Française.

Précédée des allocutions

de

M. Michel LEVIE
Ministre d'État

M. Prosper POULLET
Ministre de l'Intérieur



BRUXELLES
IMPRIMERIE INDUSTRIELLE ET FINANCIÈRE (SOCIÉTÉ ANONYME)
4, RUE DE BERLAIMONT, 4

1925



S. E. D' Rodolfo CHIARI
Président de la République de Panama.

072.87
B-01
e. 1

972.87
B429
e. 1

Allocution de M. Michel LEVIE

**Ministre d'Etat
Président de la Chambre de Commerce
Belgo-Latino-Américaine.**

En ouvrant, aujourd'hui, la séance consacrée à la République de Panama, je m'empresse de remercier tout d'abord M. Garay d'avoir bien voulu se rendre à notre appel : je remercie également M. Poulet, ministre de l'Intérieur, d'avoir accepté avec empressement l'occasion qui s'offrait de donner à son collègue de la Société des Nations un témoignage public de sa sympathie et de son estime.

Le Gouvernement belge continue à s'intéresser vivement au développement de notre société. La présence de M. Poulet le prouve une fois de plus et je lui en exprime toute ma gratitude.





S. E. Narciso Garay
Ancien Ministre des Affaires Étrangères de Panama.

Discours de M. Prosper POULLET

Ministre de l'Intérieur

Excellence, Mesdames, Messieurs,

Vous avez bien voulu, Monsieur le Président, une fois encore, inviter un membre du Gouvernement à ouvrir, par une courte allocution, la série de conférences que la Chambre de Commerce Belgo-Latino-Américaine organise pour mieux faire connaître à nos compatriotes les pays de l'Amérique latine. Je vous en remercie vivement.

Les ressources de ces pays sont immenses, un avenir splendide leur est réservé, nous pouvons y trouver un champ d'activité important pour nos industries, pour notre commerce et pour nos exportations. Pendant la guerre mondiale, la cause de la Belgique n'y a pas seulement trouvé des alliés et des amis précieux, mais des sympathies profondes et chaleureuses ! Voilà autant de titres, Messieurs, à l'empressement que le Gouvernement met à assurer à vos efforts sa collaboration la plus cordiale.

C'est à une de ces Républiques de l'Amérique centrale le plus récemment appelée à entrer dans le monde des États indépendants que nous consacrons la soirée d'aujourd'hui — à la République de Panama — qui peut attendre de sa situation géographique exceptionnelle un développement commercial sans précédent.

Le fait pour la Belgique d'être située sur l'une des grandes routes commerciales du globe, sur l'une de celles qui conduisent de l'Angleterre et des pays d'au-delà des mers, vers l'Europe centrale, a grandement contribué au développement économique de notre patrie. Quel essor ne peut-on, dès lors, escompter pour Panama, traversé de part en part par le grand canal qui relie les océans Pacifique et Atlantique.

Grâce à ce canal, chef d'œuvre de l'art et de l'industrie, le Panama est devenu un grand marché où se rencontrent des navires venus de toutes les parties du monde et qui veulent, soit y opérer des transbordements, soit passer d'une mer à l'autre. Les droits d'entrée sont minimes, le fret y est abondant et par suite à bon marché. Les prix au détail des objets provenant de tous les points du globe sont relativement peu élevés. A ces éléments de prospérité viennent s'ajouter l'exploitation rationnelle des richesses agricoles et minières et l'installation de certaines industries. C'est vous dire tout l'intérêt que présentera la conférence de Son Excellence M. Garay.

Mais il y a pour le Gouvernement belge des raisons spéciales d'éprouver un grand charme à présenter au public bruxellois l'orateur que vous allez applaudir. Les relations les plus amicales existent entre la Belgique et le Panama et la mission économique belge, qu'a dirigée M. Rouma, garde le meilleur souvenir de l'accueil qui lui a été fait, il y a deux ans, par M. le Président de la République, par le Gouvernement et la popula-

tion de Panama. Elle se rappelle tout spécialement l'honneur et la sympathie qui lui furent témoignés par Son Excellence M. Garay, en ce temps-là, Ministre des Affaires Etrangères de son pays.

M. Garay a bien d'autres titres encore à vos sympathies. Il a passé une partie de sa jeunesse en Europe, en Belgique spécialement; il est ancien élève du Conservatoire Royal de Musique de notre ville. A deux reprises il figure au palmarès de ce grand établissement; il fréquente également les cours de notre enseignement supérieur.

Après avoir brillamment développé sa carrière artistique dans son pays natal, il fut, à l'exemple de l'éminent artiste et homme d'Etat polonais, Paderewski, appelé à la vie publique. Ancien Ministre de l'Instruction et de la Justice, plusieurs fois Ministre des Affaires Etrangères, il fut également chargé de missions diplomatiques importantes par son pays qu'il représente à la Société des Nations.

Revena en Europe, M. Garay, en visitant la Belgique, a tenu à montrer la sympathie qu'il garde à notre pays. Je l'en remercie vivement et en lui donnant la parole, je souhaite en votre nom à tous la bienvenue à ce fidèle ami de la Belgique.



La République de Panama

CONFÉRENCE

faite, le 11 décembre 1924, en la salle de L'UNION COLONIALE

PAR

M. Narciso GARAY

Ancien Secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de Panama,
Premier Délégué à la Société des Nations,
Ambassadeur extraordinaire en mission spéciale
auprès du Gouvernement de la République Française.



Excellences, Mesdames et Messieurs,

Mes premiers mots seront de reconnaissance et de remerciement envers Leurs Excellences, MM. Levie, Ministre d'État, et Peullet, Ministre de l'Intérieur et Délégué de la Belgique à l'Assemblée de la Société des Nations, pour les paroles si nobles et généreuses qu'ils ont prononcées à l'égard de mon pays et de moi-même. En ce qui me concerne personnellement, qu'ils me permettent d'en reporter tout l'honneur sur ma patrie.

Ensuite, laissez-moi retenir un instant votre attention pour vous dire la genèse de cette conférence.

M. Georges Rouma, le secrétaire de la Chambre de Commerce Belgo-Latino-Américaine, dont le nom m'est familier depuis 1915, lorsque j'ai assisté, comme délégué de Panama, au Deuxième Congrès Scientifique Pan Américain de Washington, au succès duquel M. Rouma a collaboré lui-même par des travaux intéressants dans les sections d'anthropologie et d'éducation; M. Rouma, dis-je, avec qui j'ai lié personnellement connaissance en 1922, lorsqu'il a visité l'Amérique latine à la tête de la Mission économique belge, m'a suggéré, il y a quelque temps, l'idée de venir faire une conférence à Bruxelles devant cette Chambre de Commerce Belgo-Latino Américaine qui est le complément et l'aboutissant naturel de la campagne de propagande commerciale et industrielle à laquelle il a attaché son nom et voué ses efforts.

Son invitation m'arrivait au moment où un nouveau Président constitutionnel prenait possession du pouvoir dans la République de Panama et où je cessais naturellement d'être membre du Gouvernement. Cette excuse, néanmoins, ne parut pas suffisante à M. Rouma, qui renouvela ses démarches auprès de moi.

Son obligeante obstination d'une part et, d'autre part, le plaisir que j'éprouve chaque fois que je revois la belle ville de Bruxelles si pleine de charmes et de souvenirs pour moi, m'empêchèrent d'insister. Je me laissai convaincre et, me voici.

Je vous répéterai, Mesdames et Messieurs, les mêmes raisons que j'ai exposées au Secrétaire Général pour me dérober à son invitation.

Dans mon expérience comme homme de Gouvernement, jamais le portefeuille des Finances et du Trésor ne m'est échu. Ce portefeuille correspond chez nous au portefeuille du Commerce dans d'autres pays, et est antécédent fait de moi, en quelque sorte, un profane pour traiter d'autorité les matières pouvant intéresser une Chambre de Commerce.

Mais la chose devient plus grave si l'on songe que je suis venu en Europe sans livres, sans archives, sans documents pouvant m'aider à sortir de l'embarras dans lequel M. Rouma me plaçait malgré lui. Aussi s'est-il porté lui-même à mon secours en écoutant mon avenu, et par des prêts importants de brochures, livres et périodiques, il m'a mis en état de m'acquitter de ma tâche dans la mesure des circonstances.

Le temps m'a manqué pour faire venir de Panama des films cinématographiques et j'ai été forcé, à mon grand regret, d'illustrer mon récit avec des projections fixes, comme l'on faisait il y a cinquante ans. C'est cette circonstance, sans doute, qui m'a porté à donner une place trop large au passé historique de mon pays. En effet, les ruines antiques et les souvenirs d'autrefois s'accrochent bien mieux du manque de mouvement que le progrès et l'activité du présent.

LA CAPITALE ANTIQUE.

Reculant dans le temps jusqu'à la découverte de l'Amérique, il nous est facile de constater que Christophe Colomb lui-même s'est porté dans le dernier voyage qu'il a fait au Nouveau monde, vers le territoire qu'on appelle aujourd'hui la République de Panama. Cette entité territoriale reçut du Roi d'Espagne le nom de Castille de l'Or ou Royaume de Terre Ferme, mais je ne parlerai, pour le moment, que de sa capitale, l'antique Panama, le premier établissement espagnol de quelque importance en Amérique, antérieur de seize ans à la fondation de Lima, de dix-neuf ans à celle de Bogota et de quatre-vingt quatorze ans à celle de New-York.

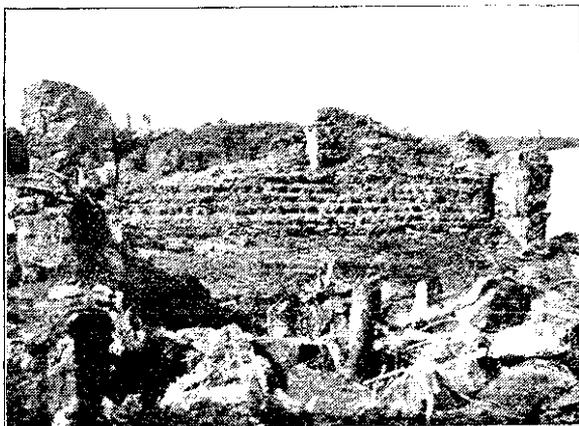
Cette ville est restée pendant cent cinquante-deux ans la capitale de la Castille de l'Or ou Terre Ferme, depuis sa fondation en 1519 jusqu'à sa destruction par les pirates anglais en 1671. Elle était le foyer de la conquête militaire et du développement du commerce espagnol dans le Pacifique. Sa naissance est postérieure de quatre ans à la découverte de la Mer du Sud, comme les vieilles chroniques du temps désignent l'Océan Pacifique.

Vasco Nunez de Balboa soumit le premier à la souveraineté de la couronne d'Espagne ce grand Océan occidental qu'il contempla de loin le 25 septembre 1513, perché sur un sommet de la Cordillère des Andes. Ayant atteint le rivage quatre jours plus tard, il revêtit son armure, pénétra dans les eaux jusqu'à la taille et, les frappant de son épée, en prit possession au nom du Roi de Castille. Néanmoins, c'était le colonel Pedro Arias Davila que le Roi d'Espagne nommait, en 1514, gouverneur et capitaine général de la Castille de l'Or et non Balboa. La rivalité entre les deux chefs aboutit en 1519 à la décapitation de Balboa par son heureux concurrent, homme de loi qui n'hésita pas, pour se débarrasser de son adversaire, à commettre le premier crime judiciaire dont on ait mémoire en Amérique. La postérité l'a puni: son nom est oublié, tandis que celui de Balboa égale aujourd'hui ceux des plus grands capitaines de l'Espagne d'autrefois. La République de Panama, de concert avec l'Espagne et presque toutes les républiques américaines d'origine espagnole, lui a élevé, le 29 septembre dernier, une statue monumentale appelée à perpétuer le souvenir de sa glorieuse découverte.

De cette capitale antique, qui fut le point de départ des conquêtes du

Pérou, il ne reste plus, hélas ! qu'un amas de ruines. Nous allons en passer quelques unes en revue.

Voici d'abord la Trésorerie (Contaduria). C'est dans les soutes de ce bâtiment qu'on déposait pendant un siècle et demi les énormes richesses



Ruines de l'édifice du Conseil Municipal.

que les colonies espagnoles du Pacifique envoyaient à la Couronne. Ces trésors chargés sur des mulets conduits par des esclaves africains traversaient l'Isthme et étaient embarqués sur des galions espagnols à Portobelo, ville sur l'Atlantique dont je parlerai plus loin.

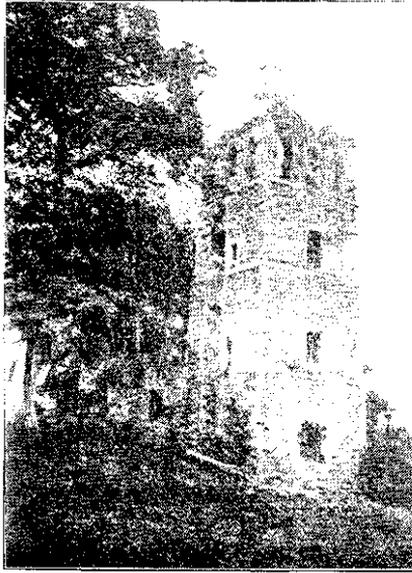
Voyez ensuite le Cabildo, c'est-à-dire l'Hôtel de ville. La corporation municipale panaméenne, créée par l'Empereur Charles-Quint en 1521, le



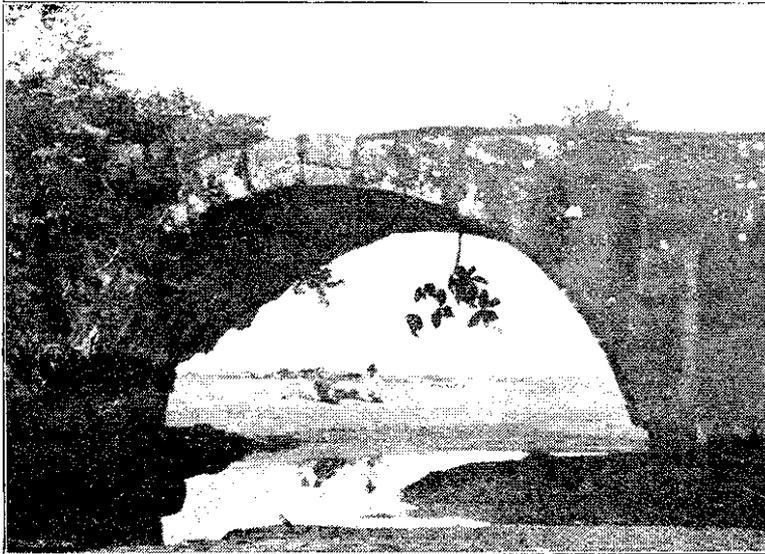
Ruines de l'édifice du Conseil Municipal.

jour même où il accordait à la population le titre de ville et son écusson héraldique, comportait vingt-quatre « cabildantes » ou représentants de la ville. Extrêmement jaloux de leurs privilèges, ils nommaient le Maire sans aucune intervention des autorités royales. A voir ces ruines, on ne dirait pas que cet Hôtel de ville a coûté 250,000 piastres, c'est-à-dire 250,000 dollars, somme énorme pour cette époque-là.

La Cathédrale, détruite par un incendie en 1644, fut rebâtie en 1649. A la suite de l'attaque de Morgan et les corsaires anglais en 1671, elle devint encore une fois la proie des flammes, de même que la ville entière. Sa tour reste sur pied, mais sans toiture.



Ruines de la cathédrale.

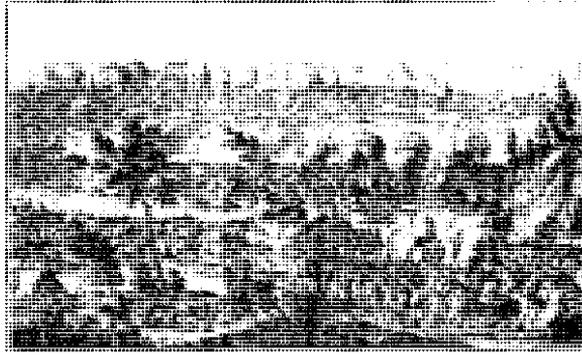


Pont de l'Abattoir.

Pont de l'Abattoir. -- Dans un pays essentiellement transitaire comme Panama, le Gouvernement et les individus privés auraient manqué à leur devoir s'ils n'avaient attaché la plus grande importance aux routes. Les bonnes routes existaient déjà dans l'Isthme avant la conquête

du Pérou. Le pont de l'abbatoir, d'une longueur de 70 mètres, servait de communication entre la ville et l'abbatoir. Il est toujours debout et n'a jamais cessé d'être en service.

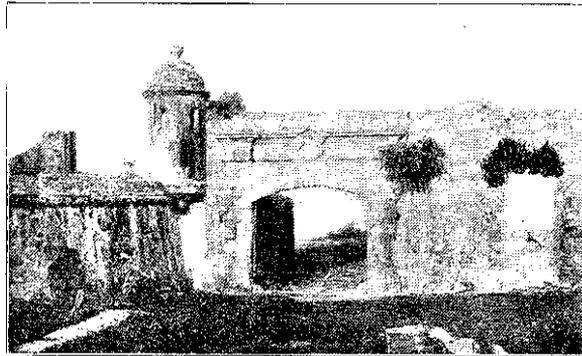
Pont du Roi. — De ce pont on peut en dire autant que du précédent, aussi bien au point de vue de la solidité que des services publics qu'il a rendus dans le passé et qu'il rend encore aujourd'hui.



Reproduction de la bataille de Panama (antique).

Bataille de Panama. — Cette gravure provient de l'ouvrage « Boucaniers » en Amérique, écrit par Exquemelin. L'auteur était le secrétaire de Sir Henry Morgan, le chef corsaire qui dirigea l'attaque contre Panama en 1671. Elle donne une certaine impression de ce que devait être la ville antique avant sa destruction. Son panorama sert de fond au tableau.

Avant d'attaquer la ville du Pacifique, les Anglais avaient dû vaincre d'autres résistances. Ils envahirent le pays par le fleuve Chagrès, à l'embouchure de l'Atlantique, où se trouvait le fort Saint-Laurent de Chagrès que les Espagnols croyaient inexpugnable. Voici ce fort tel qu'il est



Ruines du Fort de San Lorenzo de Chagrès.

aujourd'hui. Il fut bâti en 1606 et attaqué en 1671 par Joseph Brodley, lieutenant de Morgan, qui le prit d'assaut avec 400 pirates, passant au couteau la garnison.



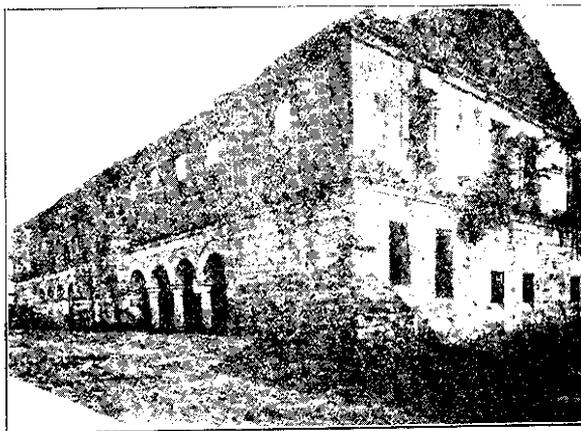
Ruines du Fort de San Lorenzo de Chagrés.

Avant de quitter les ruines du passé, permettez-moi de parler de cette autre ville florissante des temps de la colonie : la ville de Portobelo, sur l'Atlantique, que j'ai nommée il y a un instant. Ses foires célèbres avaient lieu une fois par an lors de l'arrivée des flottes d'Espagne et du Pérou, qui déchargeaient respectivement à Portobelo et à Panama.

L'Espagne envoyait ses marchandises et les colonies du Pacifique leurs trésors et leurs produits. La foire durait deux mois et les opérations commerciales y avaient cours d'après les stipulations spéciales en fait de prix que convenaient entre eux les représentants des deux commerces, l'Espagnol et le Colonial, par-devant le général des galions espagnols et le Président de Panama.

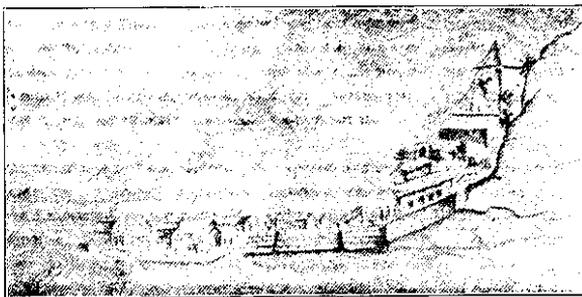
C'était le rendez-vous de presque tous les marchands de l'Amérique du Sud.

Il reste à Portobelo de nombreux témoignages de sa splendeur passée. Les ruines de la douane en sont la preuve.



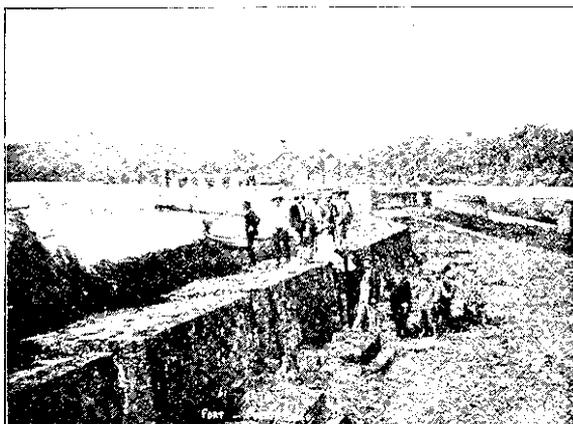
Ruines du Bâtiment des douanes.

Le fort Saint-Jacques de la Gloire aussi :

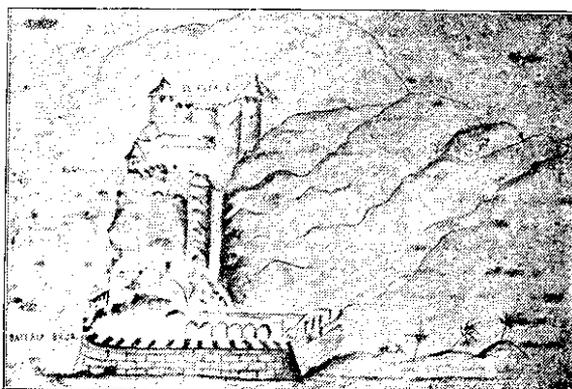


Ruines du Fort de Santiago de la Gloria.

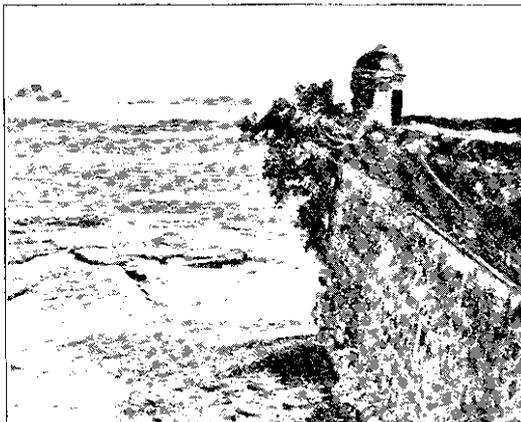
De même que le fort Saint Jérôme, premier enjeu du corsaire Morgan, qui s'en empara en 1668, trois ans avant son attaque sur la capitale, et que le fort Saint Philippe qui défendait, au nord, la baie de Portobelo.



Ruines du Fort de San Gerónimo.



Ruines du Fort de San Felipe.



Ruines du Fort de San Felipe.

La chute de la capitale antique en 1671 ne fut pas suivie de sa reconstruction. Le choix du lieu n'avait pas été heureux et les autorités espagnoles agissaient sagement en changeant d'emplacement.

LA NOUVELLE CAPITALE.

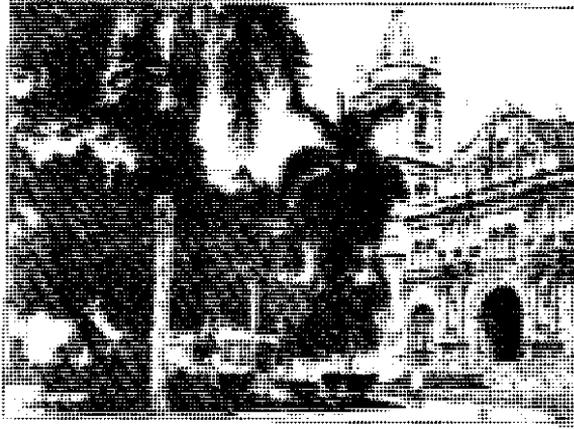
La nouvelle capitale du Royaume de Terre Ferme ne manquerait plus de ces murs d'enceinte dont les Espagnols entouraient, à cette époque, toutes leurs villes importantes. La nouvelle ville est à six milles à l'ouest de l'ancienne, sur une presqu'île haute et rocheuse présentant les avantages d'une défense naturelle. Elle fut fondée par le capitaine Antonio Fernandez de Cordoba, le 21 janvier 1673. Le Roi d'Espagne lui octroya le titre de « ville très noble et très loyale » et un nouvel écusson héraldique. Elle répond bien aux desseins qui avaient présidé à sa fondation. Un fragment important de son mur d'enceinte existe encore du côté de l'ancienne place d'Armes. L'endroit s'appelle « Las Bovedas », c'est-à-dire « les voûtes », parce qu'à l'intérieur de la muraille il y a des cachots au plafond voûté où l'on enfermait auparavant les criminels et les forçats. On raconte que le Roi d'Espagne était un jour accoudé à l'une des fenêtres de son palais et regardait avec insistance l'horizon.

« — Que regardez-vous si attentivement, Sire », lui aurait dit un de ses suivants.

« — Je tâche de découvrir, dit-il, les murailles de Panama ; elle coûtent assez cher pour qu'on puisse facilement les apercevoir d'ici ».

Un des monuments les plus anciens du nouveau Panama est la Cathédrale, qui est encore, de nos jours, l'église la plus importante de la ville. Les Espagnols, dont la piété religieuse est traditionnelle, bâtissaient d'abord les églises et les couvents de leurs villes. La Cathédrale de Panama s'élève sur un square planté de palmiers.

Du côté opposé à la Cathédrale, se trouve l'Hôtel Central et des résidences modernes. Le palais de l'Evêque se dresse du côté nord du square, en ligne diagonale avec la Cathédrale et l'Hôtel Central. Un coin de ce bâtiment s'aperçoit au fond de cette vue.



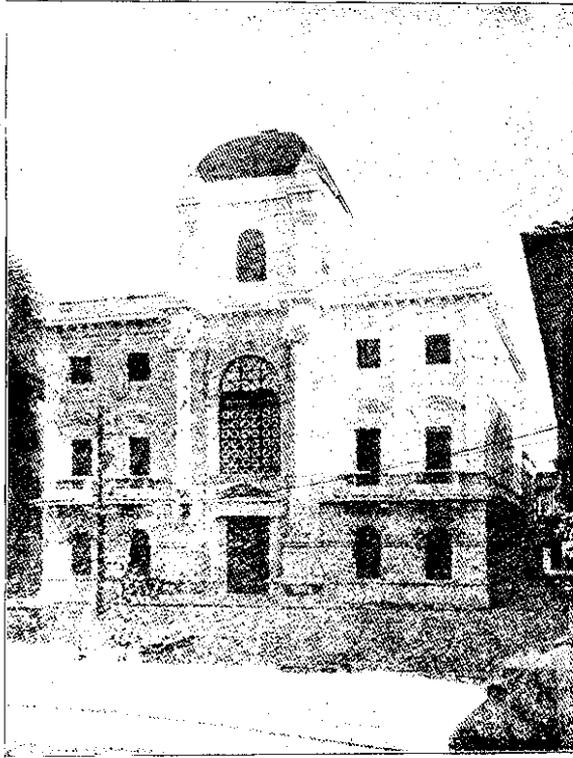
Vue de la Cathédrale.



L'Hôtel Central et l'Évêché.

Du côté sud du square, en ligne diagonale de la Cathédrale, se trouvent deux bâtiments importants :

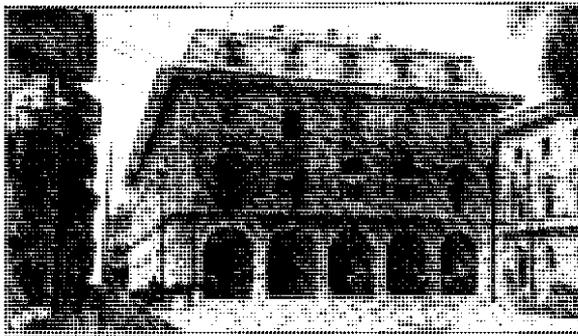
1^o Le Palais municipal ou Hôtel de ville, bâtie moderne, à l'emplacement de l'ancien Cabildo où les actes d'indépendance, d'avec l'Espagne, en 1821, et d'avec la Colombie en 1903, ont été signés.



Le Palais Municipal.

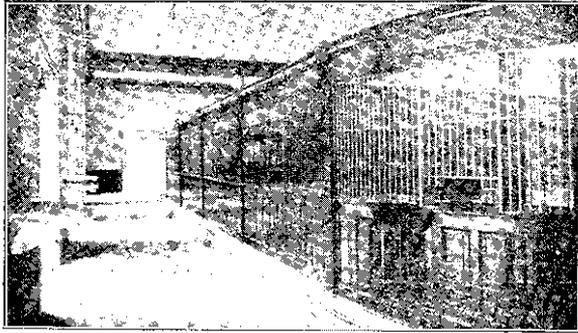
Et 2° l'Hôtel des Postes et Télégraphes, dont les vues suivantes nous montrent successivement :

a) La façade,



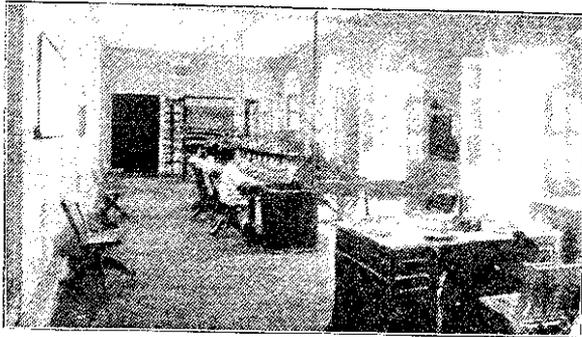
Edifice de la poste et des télégraphes.

b) La vente des timbres poste,



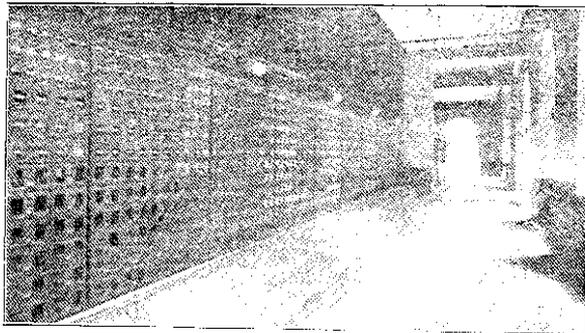
Edifice de la vente des timbres

c) La section des télégraphes,



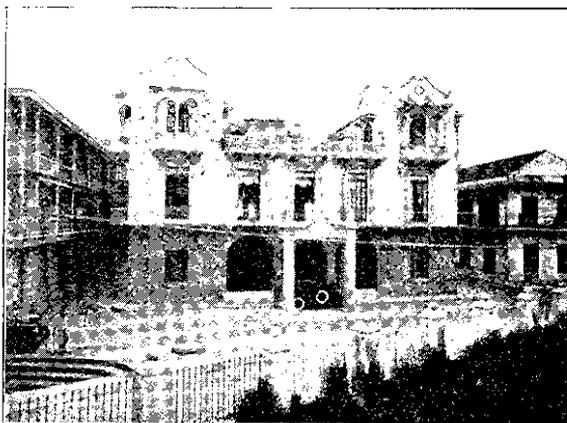
Bureau de la section des télégraphes.

d) La section des cases postales américaines.



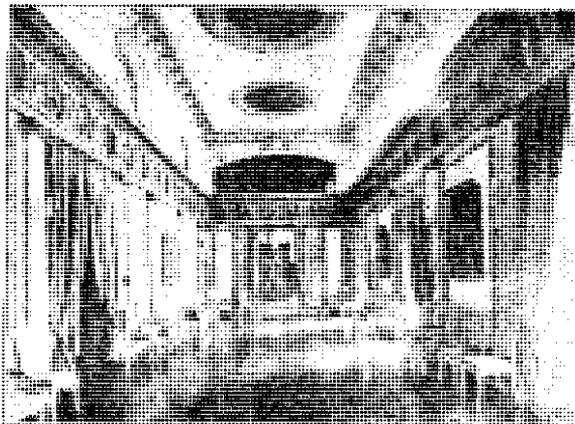
Bureau de la section de la poste restante.

A quelques pas du square de la Cathédrale, se dresse le Palais du Président de la République, dont la façade fait face à la baie de Panama.



Façade du Palais présidentiel.

Voici successivement: a) La cour mauresque du palais,
b) La salle de réception, c) La salle à manger.



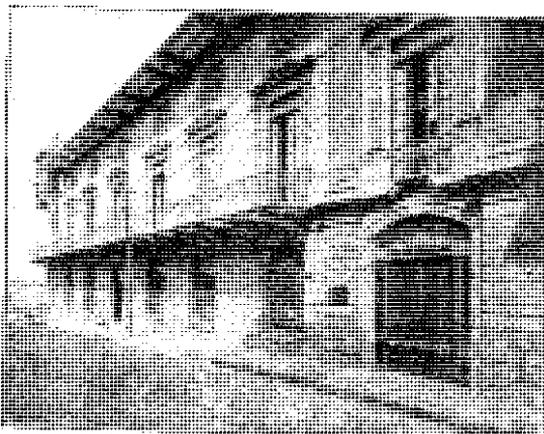
Salle de réception du Palais présidentiel.



Salle à manger du Palais présidentiel.

C'est le même palais des Présidents, Gouverneurs et Capitaines Généraux espagnols du temps de la colonie, considérablement agrandi et modernisé.

A côté de ce palais se trouve l'édifice de la Banque Nationale, dont voici la façade :



Facade de la Banque Nationale.

et deux vues intérieures reproduisant les lieux réservés au service des clients :



Salles du public à la Banque Nationale.

C'est pour conseiller au point de vue technique le gérant de cette banque, dont le capital versé est la propriété du Gouvernement de Panama, que le Secrétaire des Finances et du Trésor s'est adressé à M. Rouma, il y a deux ans, lors de son séjour parmi nous, afin de lui demander de nous recommander un candidat belge.

Voici encore une vieille mesure. Elle est visiblement profane par les entreprises trop modernes d'un artisan du pays. C'est un fragment en ruine de l'église de Santo Domingo, laquelle pourtant existe encore avec ses prêtres et ses desservants. L'arc plat que l'on y observe, exposé aux pluies et à l'intempérie depuis des temps immémoriaux, est un objet

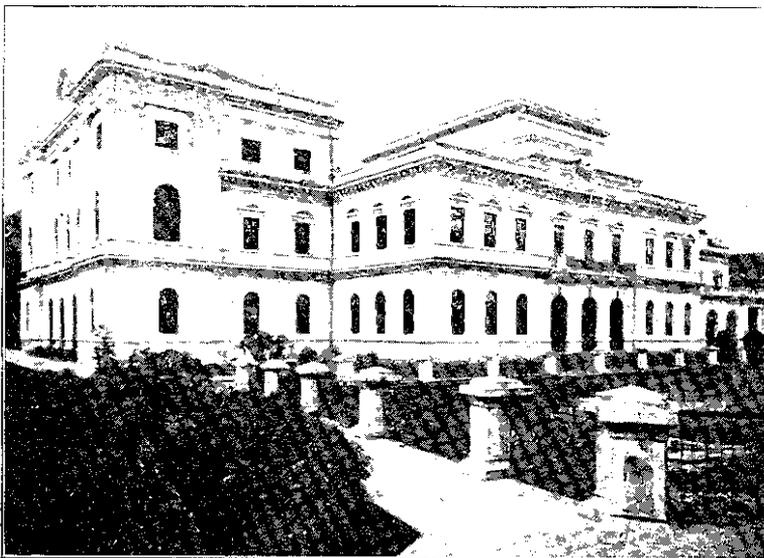
de curiosité pour les étrangers et un témoignage indéniable de l'habileté technique des constructeurs espagnols. Cet arc plat qui tient toujours debout depuis plus de deux siècles a été l'un des arguments les plus forts



Arc plat de Santo Domingo.

invoqués chez nous pour convaincre les commissions américaines d'études de la grande supériorité de la route de Panama sur celle de Nicaragua au point de vue de la stabilité du sol. Si des convulsions sismiques analogues à celles qui secouent périodiquement le Nicaragua, le Costa-Rica et le Guatémala, avaient jamais eu lieu à Panama, il est évident que cet arc extraordinairement plat n'aurait pu tenir.

Non loin de cette ruine, sur l'Avenue Centrale, c'est-à-dire l'artère



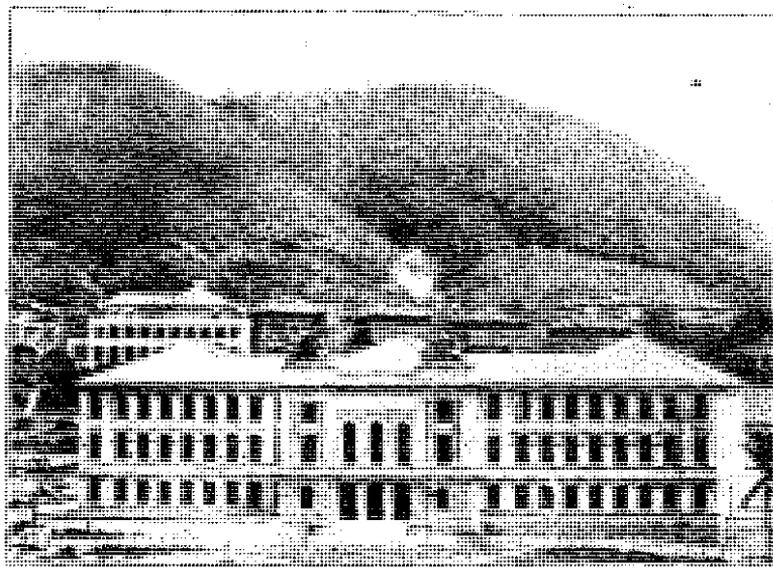
Palais du Gouvernement.

principale de la ville, se détache le Palais du Gouvernement. Il héberge le Parlement et les Ministères de l'Intérieur, des Affaires Étrangères, des Travaux Publics, des Finances et du Trésor.

Tous ces bâtiments que nous venons de passer en revue sont situés au centre de la ville, dans l'enceinte historique.

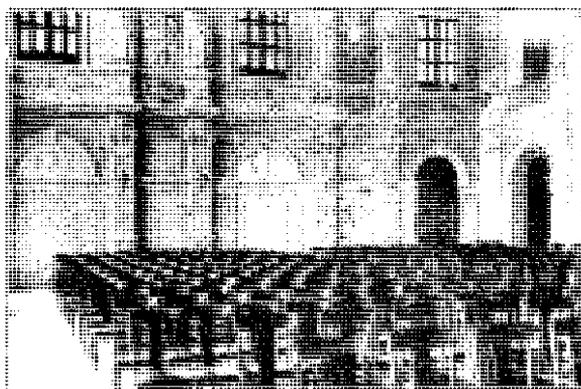
Maintenant, voyons un peu ceux qui ont été construits dans les nouveaux quartiers, là où dix ans auparavant il n'y avait que pâturages et marais.

L'Institut National a été du nombre. Il doit évoquer des souvenirs lointains aux membres ici présents de la Mission Economique Belge en Amérique Latine. Observons d'abord la façade :



Institut national (façade).

La salle d'actes universitaires, ensuite. C'est ici que M. Rouma a fait entendre ses intéressantes conférences sur la Belgique industrielle et qu'il projeta sur l'écran ses films illustratifs.



Institut national (classe universitaire).

Sur l'ancienne Place d'Armes, où nous avons vu déjà les murailles de la ville («bovedas») braver les emprises du temps, l'affection des Panamécens a élevé, en décembre dernier, un monument aux Français,